

court que lui accorda la Providence, il fit mettre à mort les fils d'un seigneur nommé Olmundo, et il trouva le moyen de faire maudire sa cruauté. On regarda comme un châtement de Dieu l'horrible maladie dont il fut atteint. Il mourut de la lèpre. Il laissait trois enfants légitimes nommés D. Alphonse, D. Ordoño et D. Ramire : aucun d'eux ne fut appelé à lui succéder.

On proclama pour roi l'aîné des enfants d'Ordoño II. C'était Alphonse, le quatrième du nom. Ce prince se montra d'un caractère faible, léger et incapable de gouverner. Il était surtout adonné aux pratiques de dévotion. Après trois années d'un règne qui ne présente rien de remarquable, il eut le malheur de perdre sa femme Urraca (\*). Il en éprouva un chagrin si violent, qu'il prit la résolution de se retirer du monde. Il abdiqua la couronne en faveur de son frère D. Ramire, et il se retira dans un couvent, ce qui le fait désigner par les historiens sous le surnom d'Alphonse le Moine.

Un des premiers actes de don Ramire fut de contracter alliance avec les descendants d'Hafsoun, qui continuaient de se maintenir dans l'Espagne orientale indépendants de l'émir de Cordoue Abd-el-Rahman III. Ce souverain, dès le commencement de son règne, avait pris le titre d'*Emir-al-Moumenim*, c'est-à-dire, commandeur des croyants, qui n'avait encore été porté par aucun de ses prédécesseurs. Il avait pris aussi le surnom de *El-Nassr-Ledin-Allah*, le défenseur de la loi de Dieu. Pour justifier ce titre, il s'était appliqué à détruire un parti qui, en divisant les musulmans, compromettait sans cesse le succès de leurs armes. Il avait appelé sous les drapeaux les guerriers des provinces restées fidèles, et il avait été attaquer Kaleb-ben-Hafsoun. Celui-ci ayant confié à Djafar, l'un de ses fils, le soin de défendre Tolède, s'était retiré dans les provinces orientales, où il eut

bientôt rassemblé une armée de 40,000 hommes. *Abd-el-Rahman* ne crut pas devoir s'arrêter à faire le siège de Tolède, qui était défendue par une nombreuse garnison : il se dirigea vers l'Espagne orientale, et ne tarda pas à rencontrer l'armée d'Hafsoun et à lui livrer bataille. Il remporta sur elle une victoire qui ne termina rien, et Kaleb-ben-Hafsoun ayant conservé des forces imposantes, n'en continua pas moins à faire la guerre. La prise de Saragosse, qui fut livrée par la jeunesse de cette ville aux troupes d'Abd-el-Rahman, n'abattit pas son parti ; et quand, dans le courant de mai 919, Kaleb-ben-Hafsoun mourut, il laissa deux fils, Soleïman et Djafar, qui, héritiers de son pouvoir et de son courage, soutinrent la lutte commencée par leur aïeul. Djafar défendit la ville de Tolède jusqu'en 927 ; mais Abd-el-Rahman ayant pendant deux années de suite dévasté les environs de cette cité de manière à empêcher que ses habitants ne pussent recueillir aucune provision, la position ne se trouva plus tenable, et Djafar, à la tête de 5,000 hommes qui formaient la plus grande partie de la garnison, traversa pendant la nuit le camp des assiégeants, abandonnant la ville, qui se rendit le lendemain. Abd-el-Rahman y mit pour gouverneur Abd-Allah-ben-Jali. C'est en ce temps que Djafar sollicita l'appui des chrétiens, fit alliance avec eux, et alla même, dit-on, jusqu'à se reconnaître leur vassal. Don Ramire, à l'instigation du descendant d'Hafsoun, se disposait à porter la guerre sur les terres musulmanes ; il rassemblait son armée à Zamora, lorsqu'un envoyé vint lui annoncer qu'Alphonse avait quitté son cloître, et qu'il avait repris à Léon les insignes de la royauté. Aussitôt, à la tête des troupes qu'il avait réunies, il se dirigea vers Léon, assiégea la ville, qui se défendit longtemps ; mais enfin il s'en rendit maître ; il y prit Alphonse, qu'il fit jeter en prison. Les trois fils de Froïla II, qui avaient embrassé le parti d'Alphonse, furent pris dans les Asturies, où ils avaient excité quelques

(\*) Sampire donne à cette reine le nom de Ximena.

troubles, et don Ramire les ayant jetés dans la même prison que ce prince, leur fit le même jour crever les yeux à tous les quatre. Il les renferma ensuite dans le couvent de Saint-Julien, qui était voisin de Léon. Alphonse le Moine y mourut dans le courant de l'année 932.

Quand don Ramire eut assuré de cette manière le repos intérieur de l'État, il reprit ses projets de guerre contre les musulmans : il entra dans le pays de Tolède ; il s'empara de la ville de Madrid, dont il détruisit les murailles. Pendant son règne il remporta sur les Arabes plusieurs victoires importantes. La plus célèbre est celle livrée le 6 août 938, près de Simancas, à l'endroit où la Pisuerga se jette dans le Duero. C'est, disent quelques historiens, avant de partir pour cette campagne que don Ramire se rendit au tombeau de saint Jacques, afin d'obtenir le secours du ciel par l'intercession de cet apôtre de l'Espagne. A cette occasion, il fit, disent-ils, le vœu qu'on attribue plus tard à don Ramire I<sup>er</sup> et qu'on a reporté à la bataille de Clavijo. L'un des guerriers qui prirent le plus de part aux événements de cette époque, fut le fameux Fernan Gonzalez, appelé quelquefois comte de Salas ou de Lara, mais plus connu sous le titre de comte de Castille, qu'il reprit sans doute de l'aveu du roi de Léon. Il se signala dans toutes les guerres contre les musulmans. Mais il ne porta pas les armes contre les infidèles seulement. Mariana raconte que des difficultés s'étant élevées entre le comte de Castille et don Sancho-Abarca, ils livrèrent une bataille, dans laquelle le roi d'Aragon aurait été tué de la main du comte lui-même. Blancas ne parle pas de ce prétendu combat : il dit, au contraire, que l'époque de la mort de Sancho-Abarca n'est pas parfaitement connue. Un fait qui paraît plus certain est la tentative faite par ce comte pour se rendre souverain indépendant de la Castille. Il n'était pas assez fort pour lutter contre le roi de Léon ; il tomba entre les mains de ce souverain, qui le fit enfermer en prison, ainsi

qu'un autre comte don Gonçalo Nuñez. Mais Ramire comprenant combien il importait d'entretenir la bonne harmonie entre Léon et la Castille, rendit bientôt la liberté à ses prisonniers, et, pour assurer le maintien de la paix, il donna pour épouse à son fils Ordoño une fille du comte Fernan Gonzalez, qui portait, comme sa mère, le nom de doña Urraca (\*).

Vers la fin de l'année 949, le roi don Ramire ayant fait un voyage de Léon

(\*) Voici d'après M. Romey l'étymologie de ce nom qui a été longtemps fort usité en Espagne :

« Je m'arrêterai un moment ici sur le nom d'Urraca, qui se produira dorénavant fort fréquemment dans cette histoire. Morales veut que ce soit une corruption d'Aragonta ; mais il paraît plus naturel d'en chercher l'origine dans le nom gothique d'Ulrica, qui a pu être facilement changé par une prononciation barbare en Urraca. C'est là, ce nous semble, l'étymologie la plus vraisemblable de ce singulier nom particulier à l'Espagne, à moins que nous ne la cherchions dans la langue arabe, où Bouraka, Bourraka (Urraca, par la suppression du *b*, et en écrivant à la latine et à l'espagnole où l'*u* se prononce toujours *ou*) signifie resplendissante, de diverses couleurs, mêlée de blanc et de noir ; ce qui pourrait convenir assez bien à un nom de femme. Les Arabes donnent par la même raison ce nom à tout ce qui est blanc et noir, à l'œil, à la chèvre, au canard, à la pie (Hurraca est encore aujourd'hui le nom de cette dernière en espagnol) ; et la monture sur laquelle Mahomet fut transporté au ciel, est nommée dans le Koran, à cause de l'éclat dont elle était douée, *El-Bourak*. Quoi qu'il en soit de cette origine, nous verrons en son lieu que la seconde fille d'Alphonse VIII de Castille et de Léonore d'Angleterre manqua de devenir reine de France, parce que les ambassadeurs français trouvèrent trop dur le nom d'Urraca qu'elle portait. Philippe-Auguste leur avait donné plein pouvoir de choisir pour son fils Louis celle des filles du roi de Castille qu'ils jugeraient la plus digne de son alliance, et bien qu'Urraca fût plus belle que sa sœur puînée Blanca, ils lui préférèrent celle-ci à cause de son nom ; et c'est pourquoi elle épousa Louis, depuis Louis VIII, et fut la mère, de saint Louis.

à Oviédo, fut atteint dans cette dernière ville d'une maladie mortelle. Il s'empressa de revenir à Léon, y rassembla les grands du royaume, et en leur présence il abdiqua en faveur de son fils Ordoño, le troisième roi de ce nom. Il mourut, après une courte maladie, le 5 janvier 950, laissant trois enfants : don Ordoño, dona Elvire et don Sancho le Gros.

SUITE DU RÈGNE D'ABD-EL-RAHMAN III. —

DESCRIPTION DE MEDINA-AL-ZARAH. —

RÈGNE D'ORDONO III. — DE SANCHE LE

GROS. — SANCHE LE GROS EST DÉTRÔNÉ.

— RÈGNE D'ORDONO LE MAUVAIS. — LES

MÉDECINS DE CORDOUE GUÉRISSENT SANCHE

LE GROS DE L'INFIRMITÉ DONT IL ÉTAIT

ATTEINT. — IL EST RAPPELÉ PAR SES SUJETS

ET REMONTE SUR LE TRÔNE. — FERNAN

GONZALEZ OBTIENT LA SOUVERAINETÉ IN-

DÉPENDANTE DU COMTÉ DE CASTILLE. —

MORT D'ABD-EL-RAHMAN III. — SANCHE

LE GROS MEURT EMPOISONNÉ.

Malgré les échecs que plus d'une fois les chrétiens avaient en ce temps fait éprouver aux armes musulmanes, on peut cependant regarder le règne d'Abd-el-Rahman comme un des plus glorieux pour l'islamisme. Il paraît que ce prince put enfin étouffer la rébellion soulevée par Hafsoun dans les provinces orientales de l'Espagne, puis, depuis la prise de Tolède, les historiens ne font plus mention ni de Soleiman, ni de Djafar, fils de Kaleb-ben-Hafsoun. Quand il fut parvenu à établir le calme et la tranquillité intérieure dans ses États, il s'occupa d'y faire fleurir les arts de la paix. Il bâtit sur les bords du Guadalquivir, à cinq milles au-dessous de Cordoue, une ville nommée Medina-al-Zarah. Quand on lit ce que les historiens rapportent de la magnificence de ces constructions, on croirait entendre un de ces contes enfantés par la brillante imagination des poètes orientaux. Cette description ressemble aux féeries des mille et une nuits. Le palais que Abd-el-Rahman III y fit élever était assez grand pour loger toute sa cour avec une garde de 12,000 cavaliers. Il était couvert de toits dorés et soutenu par quatre mille trois cents colonnes des

marbres les plus précieux. Le pavé, les murs étaient de jaspe, ou de ce stuc de couleur éclatante dont quelques monuments arabes conservent encore des restes admirables, mais dont le secret semble perdu. Le bois de cèdre était le seul qui eût été employé dans la construction. Les plafonds étaient peints d'or et d'azur, ornés d'arabesques en relief et de ciselures du travail le plus délicat. Un jardin délicieux, où croissaient toutes les plantes du monde connu, entourait cette magnifique demeure. Parmi les pavillons de marbre et d'albâtre dont il était embellí on distinguait le pavillon du calife : c'était celui où Abd-el-Rahman venait se reposer des fatigues de la chasse. Il était formé par une galerie circulaire de colonnes de marbre blanc, surmontées de chapiteaux dorés. Les portes étaient d'ébène et d'ivoire. Du milieu d'une conque de porphyre s'élançait un jet de vif-argent, qui, en retombant, réfléchissait les rayons du soleil, et jetait des éclairs dont l'œil avait peine à soutenir l'éclat. Dans presque toutes les salles il y avait des fontaines et des bassins de marbre ou de jaspe. On voyait dans la salle qu'on appelait du califat, une conque du plus beau jaspe, remplie d'eau, au milieu de laquelle était un cygne d'or d'un travail admirable. Enfin Abd-el-Rahman avait fait placer au-dessus de la porte principale une statue de la maîtresse pour laquelle il élevait ces merveilleux palais (\*) :

(\*) Une grande partie des musulmans regardent la reproduction des êtres animés comme contraire aux principes de la loi de Mahomet. Ainsi M. de Choiseul ayant voulu faire le portrait d'un soldat albanais de la garnison de Coron, celui-ci qui, pour un sequin, aurait assassiné dix personnes, lui fit répondre que « pour tout l'or du monde il ne consentirait pas à laisser ainsi prendre sa figure, et que M. de Clotisseul serait bien effrayé quand, au jour du jugement, tous ces petits hommes que produisait son crayon viendraient lui demander leurs âmes. »

Cependant cette répugnance pour les images est chez les musulmans un préjugé plutôt qu'un article de foi ; dès les premiers temps de l'islamisme, plusieurs souverains

elle s'appelait Zahra, mot qui en arabe signifie une fleur. Il nomma la ville nouvelle Medina-al-Zahra, ou, suivant l'orthographe espagnole, Medina-Az-zara, la ville de la fleur.

Cette ville si magnifique a été entièrement détruite; il n'en reste pas même de ruines, et on pourrait regarder comme fabuleux tout ce qu'on en rapporte, si tous les historiens chrétiens ou musulmans n'en parlaient de la même manière. L'archevêque Roderich de Tolède dit qu'elle existait encore de son temps. Enfin, on possède quelques preuves matérielles qui viennent confirmer le récit des historiens. Abd-el-Rahman avait transporté à Zahra l'hôtel des monnaies, et l'on trouve encore beaucoup de pièces qui portent le nom de cette ville. La pièce de Soleïman, dont la gravure forme le numéro 2 de la planche 80, a été frappée à Zahra.

Pendant que la sage administration d'Abd-el-Rahman s'appliquait à faire fleurir les arts, des dissensions civiles désolaient le royaume de Léon. Ordoño II, fils et successeur de don Ramire, était contraint de prendre les armes pour repousser les attaques de son propre frère Sancho le Gros et de Fernan Gonçalez, son beau-père. Il est des historiens qui prétendent qu'Ordoño leur avait donné à tous les deux de justes sujets de plainte; d'autres disent que Sancho réclamait la souveraineté d'une partie du royaume, et

s'efforcèrent de le détruire. Le calife Mohawiah fit frapper des dinars sur lesquels était son effigie. Les Persans et tous les musulmans qui font partie de la secte d'Ali, exposent dans leurs habitations et même en public, sans aucun scrupule, des figures d'hommes ou d'animaux. Les musulmans espagnols paraissent avoir partagé quelquefois, sur cette matière, la tolérance des disciples d'Ali, puisqu'on trouve dans plusieurs de leurs monuments la représentation d'êtres vivants. Ainsi on voit encore à l'Alhambra la fameuse cour des lions. La salle du califat dans le palais de Zahra contenait un cygne d'or. Il n'est donc point étonnant qu'Abd-el-Rahman ait aussi érigé une statue à sa maîtresse.

que Fernan Gonçalez l'avait poussé à cette démarche afin d'affaiblir le royaume de Léon, dont il voulait se déclarer indépendant. Quoi qu'il en soit, cette révolte fut promptement apaisée, et les deux frères se réconcilièrent; mais le ressentiment d'Ordoño contre Gonçalo Fernandez, son beau-père, ne se calma pas aussi facilement, et voulant lui exprimer tout son mécontentement, il répudia sa femme Urraca, et prit une autre épouse du nom d'Elvire. Il réprima quelques troubles qui s'étaient également élevés dans la Galice; puis, afin de ne pas congédier l'armée qu'il avait rassemblées sans l'avoir employée, il pénétra dans la Lusitanie, poussa son incursion jusqu'aux portes de Lisbonne, et s'en revint chargé de butin. De son côté, le comte Fernan Gonçalez entra sur les terres des Maures; et leur enleva le château de Carranço; en sorte qu'Abd-el-Rahman, pour tirer vengeance de ces agressions, rassembla aussi une armée et entra dans la Castille. Les Maures et les chrétiens se rencontrèrent; mais il faut que la victoire ne se soit pas déclarée d'une manière bien certaine, puisque les écrivains des deux nations attribuent chacun l'avantage à leurs compatriotes; il en est d'autres qui regardent cette affaire comme de peu d'importance, et la passent sous silence. Voici, au reste, comment les chroniqueurs espagnols la racontent. A la nouvelle des armements que préparait le calife, Fernan Gonçalez rassembla les principaux seigneurs de la Castille, pour s'entendre avec eux sur le parti qu'il fallait prendre. Les uns étaient d'avis qu'on achetât des Maures la paix à prix d'argent; les autres regardaient comme plus honorable et plus avantageux de combattre. Le comte Fernan Gonçalez était du nombre de ces derniers. Par ses raisonnements et ses prières il fit prévaloir son opinion. On marcha donc au-devant de l'ennemi. Les camps étaient placés près de la ville de Lara. Mais comme on resta quelque temps en présence sans en venir aux mains, le comte Fernan Gonçalez profita d'un jour de repos

pour aller à la chasse. En poursuivant un sanglier, il s'éloigna des personnes qui l'accompagnaient et se trouva au milieu des bois, près d'un ermitage où se voyait un autel tout couvert de lierre, et consacré à l'apôtre saint Pierre. C'est en cet endroit que le sanglier s'était réfugié comme dans un lieu d'asile. Le comte, en effet, touché par la sainteté de cette retraite, s'abstint d'y frapper le gibier qu'il avait poursuivi. Il s'agenouilla au pied de l'autel, demandant à Dieu son assistance dans le combat qu'on allait livrer. Un saint homme du nom de Pélagie, qui habitait dans cette solitude, interrogé par le comte sur le résultat de la lutte qui allait s'engager, lui promit la victoire, et lui assura que la protection divine s'annoncerait par un prodige qui précéderait la bataille. En effet, le matin, dès que l'armée des Espagnols fut rangée pour le combat, un chevalier nommé Pedro Gonzalez de la Puente de Fitero ayant piqué des deux pour prendre les devants, la terre s'entrouvrit sous ses pieds, l'engloutit et se referma sans qu'il en restât de traces. L'armée fut d'abord effrayée par ce miracle; mais Fernan Gonzalez ayant raconté ce qui lui avait été prédit par l'ermitte, et ayant annoncé que c'était le présage de la victoire, les chrétiens, malgré leur petit nombre, se précipitèrent sur les Maures, les mirent en fuite, et firent un grand butin sur eux. C'est, dit-on, à la suite de cette journée glorieuse que le comte Fernan Gonzalez fonda le monastère de Saint-Pierre d'Arlanza. On raconte, aussi que les troupes de Castille, réunies à celles d'Ordoño, avec qui le comte s'était réconcilié, ne tardèrent pas à remporter près de Saint-Étienne de Gormaz une nouvelle victoire sur les mahométans. Le roi, heureux de ce succès, se préparait à faire encore une incursion sur les terres des Arabes, lorsqu'il fut atteint à Zamora d'une maladie dont il mourut en 955. Il ne laissait qu'un fils nommé Bermude, qu'il avait eu de son mariage avec Elvire, sa seconde femme; mais ce prince n'avait encore que quelques

années, et l'on élut pour roi don Sancho, frère du précédent roi. Les troubles qui avaient agité les premières années du règne d'Ordoño se renouvelèrent quand don Sancho monta sur le trône. Fernan Gonzalez désirant se rendre indépendant du royaume de Léon, ne songeait qu'à susciter des désordres dans l'État. Il souleva les grands du royaume contre Sancho, qui fut forcé d'aller chercher un asile en Navarre, auprès du roi Garci-Abarca, son parent. On choisit pour le remplacer le fils d'Alphonse le Moine, nommé Ordoño, qui avait épousé doña Urraca, cette fille du comte Fernan Gonzalez répudiée par Ordoño III. Il dut en grande partie son éléction à l'influence de son beau-père. Quant au roi détrôné, il était, depuis quelque temps, atteint d'une infirmité qui lui permettait à peine de se mouvoir. Il était devenu si gros qu'il ne pouvait monter même sur les plus petits chevaux des Asturies. Quelle que fût la cause de cette gênante obésité, qu'elle provint d'un excès d'embonpoint ou d'une hydropisie, Sancho résolut de s'en débarrasser. Les médecins arabes étaient à cette époque les plus renommés de l'univers. Aboulcasis, ce célèbre praticien dont les écrits méritent encore d'être consultés, était alors dans toute la plénitude de son talent. Sancho demanda au calife Abd-el-Rahman la permission d'aller à Cordoue pour se faire guérir de l'incommodité qui le tourmentait. Non-seulement l'autorisation qu'il sollicitait lui fut accordée, mais Abd-el-Rahman voulut le recevoir dans son palais; et le fit traiter par ses propres médecins. Par leurs soins il fut délivré de cette infirmité qui l'avait fait surnommer *le gros*. Il recouvra toute son agilité première; mais il fallut près de deux années pour que cette guérison fût complète. Pendant ce temps, les relations les plus amicales s'établirent entre l'émir de Cordoue et le roi détrôné. De son côté, Ordoño IV, ce fils d'Alphonse le Moine qu'on avait élu roi à la place de Sancho, avait su se rendre odieux par ses violences et

par ses excès ; il avait mérité le nom d'Ordoño le Mauvais, sous lequel les historiens le désignent. Un grand nombre de seigneurs de Léon écrivirent alors à Sancho qu'il n'avait qu'à paraître à la tête de quelques troupes, et que tout le pays se soulèverait en sa faveur. Don Sancho obtint facilement d'Abd-el-Rahman, dont il avait gagné l'amitié, l'armée qui lui était nécessaire : il se mit en marche pour le royaume de Léon. Ordoño le Mauvais n'attendit pas l'armée arabe : il prit honteusement la fuite, disent tous les historiens. Peut-être, cependant, ne serait-il pas juste d'attribuer cette fuite à sa lâcheté : la défense était impossible ; il se voyait abandonné par tout le monde. Il alla chercher un refuge dans les Asturies ; mais son rival, dont toutes les villes et toutes les populations embrassaient le parti, se mit à sa poursuite. Ordoño crut trouver un asile dans les Etats de son beau-père ; mais, dit Mariana, tout le monde abandonne les malheureux, et les pierres même se soulèvent contre celui qui fuit. Les Castillans le regardant comme indigne de conserver le titre de gendre du comte de Castille, lui enlevèrent sa femme doña Urraca, et le chassèrent ignominieusement de leur territoire. Il fut obligé de fuir jusque sur les terres musulmanes de l'Aragon, où il traîna, dit-on, une vie misérable.

Lorsque don Sancho eut ainsi recouvert son royaume, il songea à réunir tous les grands pour les consulter sur les intérêts de l'Etat. Fernan Gonzalez, de même que les autres grands vassaux du royaume, fut invité à se trouver à ces cortès. Le comte, craignant le ressentiment que le roi devait avoir conçu contre lui, et se méfiant de quelque embûche, n'y vint que bien accompagné. Mais le roi, loin de manifester la moindre rancune de ce qui s'était passé, sortit au-devant de lui pour lui faire honneur, et le reçut de la manière la plus amicale. Le comte était monté sur un cheval magnifique : il portait sur le poing un faucon des mieux affaîlés. Le roi ayant beau-

coup admiré la beauté du cheval et du faucon, le comte les lui offrit ; mais le roi ne voulut pas les accepter en présent. Il demanda au comte de les lui vendre, et Fernan Gonzalez les mit à un prix si élevé, que Sancho ne put les payer immédiatement, car ses finances étaient épuisées par les dépenses et les largesses qu'il avait été dans la nécessité de faire pour reconquérir son royaume. Il demanda donc du temps pour payer ; le comte accorda un terme assez éloigné ; mais il imposa cette stipulation, comme clause du marché, que si la somme n'était pas payée le jour même de l'échéance, elle serait doublée par chaque jour de retard.

Après la clôture des cortès, Fernan Gonzalez retourna en Castille, et fit la guerre à Vela, seigneur de l'Alava, qu'il dépouilla de ses Etats et qu'il contraignit à chercher un refuge chez les musulmans. On dit même qu'il porta aussi les armes contre la Navarre.

Soit que ces conquêtes et ces augmentations de pouvoir eussent inspiré quelque crainte au roi de Léon, soit que le comte lui eût donné quelque autre sujet de mécontentement, Sancho le manda à sa cour. Fernan Gonzalez s'étant exprimé de s'y rendre, le roi le fit arrêter et jeter dans une prison. Doña Sancha, épouse du comte, fit de vaines prières pour obtenir sa liberté ; mais n'ayant pu fléchir le roi, elle annonça le projet de se rendre en pèlerinage au tombeau de saint Jacques. Son chemin était de passer par la ville de Léon. Elle alla donc voir le roi Sancho, dont elle était parente, et demanda la permission de coucher dans la prison de son mari, ce qui lui fut accordé sans la moindre difficulté. A la pointe du jour, ce fut le comte Fernan Gonzalez qui sortit déguisé avec les vêtements de sa femme. Il trouva près de là un cheval qu'on lui tenait préparé, et regagna en toute hâte la Castille. Lorsque le roi de Léon apprit cette évasion il commença par se mettre en colère, puis, lorsque le premier mouvement de mauvaise humeur fut passé, il ne put s'empê-

cher de rendre hommage à l'adresse et au dévouement honorable de doña Sancha. Il ordonna qu'elle fût mise en liberté et rendue à son mari. Quant à Fernan Gonzalez, il se prépara à faire la guerre au roi de Léon, l'accusant d'être un mauvais débiteur, et réclamant tout haut le prix du cheval et du faucon qu'il lui avait vendus. Le roi reconnut la justice de cette réclamation, et persuadé qu'un homme d'honneur ne saurait se battre avec son créancier avant d'avoir payé ce qu'il lui doit, il donna l'ordre à ses trésoriers de faire le compte de la créance de Fernan Gonzalez, et de la payer. Il y avait bien longtemps que le terme stipulé était passé, et les trésoriers vinrent, au grand étonnement de don Sancho, lui expliquer que le prix de toutes les terres de l'Espagne, avec toutes les richesses qu'elles peuvent contenir, ne ferait qu'une fraction minime de ce qui, par suite du retard dans le paiement, était dû à Fernan Gonzalez. Il fallut donc pour se libérer que Sancho transigeât, et le comte reçut pour indemnité la souveraineté indépendante de la Castille. C'est au moins ce que racontent quelques historiens; mais nous ne sommes pas tenus de les croire.

Don Sancho éprouva à cette époque un autre sujet de chagrin. Abd-el-Rahman, aux secours duquel il devait d'avoir recouvré la couronne, mourut en l'année 961. Il était âgé de soixante et douze ans, et avait régné d'une manière glorieuse pendant cinquante années et quelques mois. Cependant on trouva, dit-on, après sa mort, cet écrit qu'il avait tracé de sa main :

« J'ai régné cinquante ans, et mon règne a toujours été paisible ou victorieux. Aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis, respecté de mes alliés et des plus grands princes de la terre, la richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir, j'avais tout à souhait : aucun bien terrestre ne me manquait. J'ai compté les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange; j'en ai trouvé que quatorze. »

Malgré l'hostilité avec laquelle les

historiens espagnols jugent toujours les princes mahométans, ils ne peuvent s'empêcher de rendre hommage aux vertus et au généreux caractère de ce souverain. El-Hakem, son fils, avait été reconnu d'avance pour son successeur. Il fut proclamé émir le lendemain de la mort de son père. Il avait déjà quarante-sept ans. Dès que don Sancho connut la mort d'Abd-el-Rahman, il adressa une ambassade au nouveau prince, pour le complimenter sur la mort de son père, et pour renouveler le traité d'amitié qui avait été fait entre les deux États.

Les soins de don Sancho ne purent assurer à ses sujets une complète tranquillité; la paix fut troublée par quelques révoltes dans la Galice. Les Normands vinrent aussi porter leurs ravages jusqu'auprès de Compostelle. Sisenand, évêque de cette ville, demanda au roi la permission de la garnir de bonnes murailles. Le roi la lui ayant accordée, il profita de cette autorisation pour exercer dans le pays une foule de violences et d'exactions. Don Sancho, instruit de sa conduite, le fit prendre et renfermer dans une forteresse. En apprenant que Sisenand avait été déposé de son siège et jeté dans une prison, un de ses parents nommé Gonçalo Sanchez, qui était seigneur des villes de Viseo et de Lamego en Portugal, se révolta contre le roi. Don Sancho s'avança aussitôt à la tête de son armée pour le faire rentrer dans l'obéissance. Gonçalo Sanchez ne se trouvant pas en état de résister au roi, vint au-devant de lui, et, sous prétexte d'implorer sa clémence, lui demanda une entrevue, pendant laquelle il lui fit servir une collation et lui présenta un fruit empoisonné. Sancho n'en eut pas plutôt goûté qu'il en sentit les funestes effets; il exprima le désir d'être sur-le-champ reporté à Léon; mais le troisième jour il mourut en chemin.

L'année même qu'il avait recouvré la couronne, Sancho avait épousé doña Thérèse, sœur de Fernand Anzurez, comte de Monzon. Il en avait eu un fils nommé don Ramire. En 967, lors de la mort de son père, cet enfant

n'avait encore que cinq ans; néanmoins on le proclama roi; sa mère, doña Thérèse, et doña Elvire, sa tante, furent chargées de la régence. Ce fut sans doute la crainte de troubler par des guerres civiles le commencement de cette administration, qui empêcha de tirer vengeance de l'acte de félonie qui avait privé Léon de son roi. Le comte Gonçalo Sanchez resta en possession de son gouvernement, où plus tard il se distingua contre les Normands qui vinrent dévaster les côtes de la Galice et du Portugal. Quant à l'évêque Sisenand, cause première de toutes ces agitations, aussitôt que don Ramire eut été proclamé roi, il sortit de sa prison. Au milieu de la nuit de Noël, couvert d'une cuirasse et armé d'une épée nue, il pénétra dans le dortoir où, en attendant l'heure des offices, reposaient les chanoines et le saint évêque Rosende qui lui avait été donné pour successeur. Il éveilla celui-ci, et, le menaçant de son épée, lui intima l'ordre d'abandonner à l'instant même l'évêché de Compostelle. Saint Rosende ne chercha pas à résister, et se retira, sans murmurer, dans le couvent de Celanova, dont on l'avait tiré; seulement il rappela à l'évêque guerrier cette sentence de l'Évangile : « Ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. »

Ces paroles prophétiques ne tardèrent pas à s'accomplir. Une année s'était à peine écoulée, lorsque les Normands, attirés par le butin qu'ils espéraient recueillir sur les côtes de la Galice, vinrent avec une grosse flotte faire une nouvelle descente dans le pays. Ils s'avancèrent vers Compostelle, dans le dessein de piller cette ville riche et peuplée, où les Galiciens avaient mis tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. L'évêque Sisenand rassembla aussitôt tous les gens en état de porter les armes, et marcha hardiment au-devant des Normands : il les rencontra proche de Tornellos, et les attaqua courageusement; mais il fut tué dans la mêlée d'un coup de flèche. Sa mort fit perdre courage à ses soldats, qui prirent la fuite. Les vainqueurs con-

tinuèrent à courir et à dévaster le pays. Cependant, des troupes envoyées par les régentes pour combattre ces pirates, les atteignirent avant qu'ils eussent pu rejoindre leur flotte, et les mirent en déroute. Presque tous furent exterminés, et Gondered, qui les conduisait, resta au nombre des morts. On alla brûler leurs vaisseaux dans le port où ils avaient jeté l'ancre, en sorte qu'on recouvra tout ce qu'ils avaient pillé dans le royaume.

BATAILLE DE PIEDRA HITA. — MORT DE FERNAN GONÇALEZ. — RÈGNE DE DON RAMIRE III. — MORT DE EL-HAKEM. — RÈGNE D'HESCHAM II. — RÈGNE DE BERMUDE LE GOUTTEUX. — HISTOIRE DES INFANTS DE LARA. — GUERRE FAITE AUX CHRÉTIENS PAR ALMANZOR, HADJEB D'HESCHAM II. — PRISE DE BARCELONE PAR LES MAURES. — ORIGINE DES HOMMES DE PARATGE. — PRISE DE LÉON ET PILLAGE DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE. — BATAILLE DE CALATAÑASOR. — MORT D'ALMANZOR.

Dès que don Fernan Gonçalez eut acquis l'indépendance de la Castille, il eut à défendre l'État dont il était souverain contre les attaques des Musulmans. El-Hakem était en paix avec le roi Sancho; mais Sancho n'était plus roi de la Castille, et Vêla, dont le comte Fernan Gonçalez avait envahi les États, s'était réfugié auprès de l'émir de Cordoue qu'il avait intéressé à sa cause, en sorte qu'une rude guerre s'engagea entre les Maures et le héros castillan. On a sur les faits d'armes de celui-ci fort peu de détails positifs; mais l'imagination des auteurs de romances y a suppléé. Le général de l'émir El-Hakem, disent-ils, s'avancait dans la Castille. Le comte, à la tête des siens, sortit pour marcher à sa rencontre. Cependant, avant de combattre les ennemis, il voulut consulter l'ermite Pélage; mais il trouva que ce saint homme était trépassé. Il s'en allait donc triste et fort inquiet sur l'événement de la bataille, lorsque, pendant son sommeil, l'ermite Pélage lui apparut et lui promit la victoire. La bataille se donna près de Piedra Hita : elle dura pendant trois jours. On combattit sans relâche, et l'obscur-

rité de la nuit ne suspendit la lutte que pour quelques instants. Enfin, le dernier jour, on vit saint Jacques fils de Zébédée(\*) charger à la tête des escadrons espagnols, et son intervention décida la victoire en faveur des chrétiens.

On raconte encore beaucoup de choses merveilleuses du comte de Castille. Il faut dans tout cela faire la part de l'esprit d'exagération et de l'amour du merveilleux qui sont de tous les temps et de tous les pays. Le comte mourut dans le courant de juillet de l'année 970, laissant pour successeur son fils Garçi Fernandez. Il fut enterré dans le monastère de Saint-Pierre d'Arlanza, qu'il avait fondé. On y montre encore sa sépulture, à laquelle se rattache une tradition superstitieuse. C'est une croyance répandue chez le peuple, qu'un instinct belliqueux anime encore les restes de Fernan Gonzalez. Lorsque les Castillans ont quelque guerre à soutenir, ses ossements, dit-on, s'agitent dans leur cercueil et font entendre un bruit qui présume les batailles.

En cette même année 970 mourut aussi don Garçi Abarca. De son mariage avec Thérèse, fille d'Endregoto Galindez, seigneur aragonais, il avait eu cinq enfants : Sancho, Ramire, Urraca, Hermigilda et Ximena. Il eut pour successeur don Sancho, son fils aîné. Ce prince est désigné le plus souvent sous le nom de don Sancho Garcez; mais on le trouve aussi quelquefois désigné sous celui de don Sancho Galindez, à raison de son aïeul maternel Endregoto Galindez.

Pendant que la Castille avait à soutenir la guerre contre les Maures, le royaume de Léon jouissait de ce côté d'une tranquillité profonde. Le premier acte des régentes qui administraient sous le nom de Ramire III avait été d'envoyer un ambassadeur à Cordoue, pour demander à El-Hakem de continuer avec le nouveau roi la paix et l'amitié qu'il avait accordées à don Sancho le Gros. El-Hakem y avait volontiers consenti, car c'était un

prince ami de la tranquillité. Pendant tout son règne il s'attacha à faire fleurir l'agriculture et les lettres. Il mourut en 976 (\*), après un règne de quinze ans, qui, pour avoir été plus paisible que celui de ses prédécesseurs, ne fut pas moins glorieux.

Le fils d'El-Hakem n'avait que dix ans lorsqu'il fut proclamé émir; en remplacement de son père; on ajouta à son nom l'épithète *almowayed-Bi'llah*, le protégé de Dieu. Il était trop jeune pour gouverner. Sa mère Sobeya donna la direction des affaires de l'État, avec le titre de premier hadjeb, à Mohammed-ben-Abi-Ahmer, qui devint si célèbre par la suite sous le nom d'Almanzor, c'est-à-dire le victorieux (\*\*).

Ce titre de hadjeb, que les Espagnols traduisent par celui de vice-roi, n'avait été avant Almanzor qu'une charge de ministre et de général. Sous Hescham II, qu'on livra aux esclaves et aux femmes, et qu'on eut soin d'entretenir dans une continuelle enfance, elle devint ce qu'avait été en France la place de maire du palais sous les rois fainéants. Emprisonné dans la délicieuse retraite de Zahra, dont il ne sortait jamais, Hescham II y menait une vie mystérieuse. Iman et émir des croyants, sa souveraineté ne se manifestait que par l'inscription de son nom sur les monnaies ou dans les actes officiels, et par la prière qui se faisait pour lui dans les mosquées; encore dans ces actes le nom du hadjeb était-il toujours accolé au sien. La monnaie de Hescham II, gravée sous le n° 1 de la planche 80, porte sur chaque face deux légendes : une circulaire, l'autre intérieure. D'un côté on lit :

Légende circulaire : « Mahomet est le messager de Dieu, qui l'a envoyé

(\*) a safar 366 de l'hégire, 30 septembre 976. Ferreras indique 974; c'est une erreur.

(\*\*) On le trouve souvent désigné par les écrivains espagnols sous le nom de Mahomet Aben-Amir-Almanzor, et plus souvent sous le nom de Alhagib-Almanzor, ce qui paraît une modification espagnole du mot arabe Alhagheb.

(\*) Mariana, liv. VIII, cli. 6.

avec la direction et la religion véritable afin qu'il la fît prévaloir sur toutes les religions. »

Légende intérieure : « L'imam Hescham, prince des croyants (*émir-al-moumenim*), le protégé de Dieu (*al-mouwayed-Bi'llah*). »

Sur l'autre face on trouve :

Légende circulaire : « Au nom de Dieu a été frappé ce dinar (*denier d'or*) dans l'Andalouse (*Cordoue*), l'an 391 » (\*).

Légende intérieure : « Il n'y a de dieu que le Dieu unique ; il n'a pas de pair. » « Mohammed. »

Ce dernier nom est celui du hadjeb Mohammed Almanzor.

Au reste, le pouvoir n'était pas trop lourd pour les mains dans lesquelles il était tombé. Almanzor était à la fois un grand administrateur et un grand homme de guerre. Il avait conçu le projet de ranger l'Espagne tout entière sous la domination musulmane, et ce projet n'eût pas été au-dessus de ses forces, si Dieu ne fût venu en aide aux Espagnols. Almanzor fit une guerre d'extermination aux chrétiens, qui, par leurs divisions, contribuèrent à assurer le succès de ses armes. Il fut presque toujours victorieux. Cependant le mode de guerre adopté par les Arabes rendait ses succès moins désastreux pour ses adversaires. L'armée musulmane se réunissait au commencement de chaque année ; puis, après un certain temps de service, chacun retournait chez soi pour ensemer ses terres ou pour faire ses moissons. Quand elles étaient achevées, l'armée se réunissait de nouveau. Il y avait de cette manière deux campagnes : une pendant le printemps, l'autre pendant l'automne. Aussi voit-on Almanzor, après chaque victoire, s'arrêter, au lieu de poursuivre vivement ses avantages, revenir à Cordoue et licencier ses troupes, ne laissant

que des garnisons pour conserver ses conquêtes, jusqu'à ce que l'expédition suivante lui permit d'en reprendre le cours. Ce répit accordé aux vaincus leur donnait le temps de réparer leurs pertes, et souvent de reprendre tout ce que les musulmans avaient enlevé. Aussi, à chaque attaque nouvelle, Almanzor retrouvait-il l'ennemi qu'il avait défait, et ses nombreux triomphes ne lui procurèrent que le pillage des villes et la possession temporaire du pays. Cette coutume de faire deux expéditions chaque année a fait dire que pendant son administration, qui a duré vingt-six années, Almanzor avait fait cinquante-deux guerres contre les chrétiens, et que dans aucune son drapeau n'avait été abattu. Il y a là dans un peu d'exagération. Bien qu'on ne connaisse que d'une manière inexacte les détails de ces expéditions, et que les auteurs chrétiens ou musulmans diffèrent entre eux de dix années sur l'époque à laquelle il faut placer les victoires et les sièges les plus importants, cependant tous sont d'accord que sa première incursion eut lieu à la fin de 978, dans la troisième année de son administration. Il faut donc réduire au moins de cinq campagnes le nombre de celles qu'on lui attribue.

« Au commencement de l'année islamite 368, écrit M. Romey, c'est-à-dire dans l'automne de 978, Mohammed partit avec la cavalerie africaine, celle d'Andalousie et celle de Mérida ; il entra en Galice (\*); il vainquit les chrétiens qui vinrent à sa rencontre, en fit un affreux carnage, enleva beaucoup de dépouilles, prit une très-florissante jeunesse des deux sexes, et retourna vainqueur à Cordoue, où il fut reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Ce fut à cette occasion qu'il

(\*) L'année 391 de l'hégire correspond à la fin de l'année 1000. Ainsi qu'on le verra par la suite, cette date est fort importante.

C'est M. de Longpérier, employé de la bibliothèque royale, qui a eu la complaisance de me donner cette traduction.

(\*) Il ne faut pas oublier que les Arabes désignent sous le nom de Galice tout le pays depuis le promontoire des Artabres jusqu'aux Pyrénées. Il ne faut donc pas entendre la Galice qui dépendait du royaume de Léon, avec lequel les Arabes étaient en paix, mais bien la Castille.